

Et le veau ?...

Autor(en): **H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211174>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

prenons qu'un; c'est, du reste, l'un des plus communs.

Combien en est-il d'entre nous qui, passant une soirée au café avec des amis ou seulement des connaissances, rentrent chez eux à l'heure où ils s'étaient proposé de le faire, commandent la consommation qu'ils désirent ou qui convient le mieux à leur état de santé, qui, sans s'ennuyer — car le cas est hors de cause — ne boivent ou ne mangent pas plus qu'ils ne l'auraient voulu ou dû?

On vient avec des résolutions bien arrêtées. Elles se heurtent à la proposition ou à l'insistance, d'ailleurs tout à fait exempte de malice, d'une ou de plusieurs des personnes en compagnie de qui l'on est. Et l'on fléchit, lâchement, alors que sans faire tort à quiconque, sans fâcher même quelqu'un — car bien sot qui s'en fâcherait — on aurait dû résister et faire acte de sage liberté.

Et c'est comme ça dans foule de circonstances de la vie, où le plaisir ou l'agrément personnel, seul en jeu, est ainsi sottement sacrifié à une ridicule faiblesse de caractère.

Au lieu d'avoir toujours plein la bouche du mot de liberté, que ne pratiquons-nous davantage celle-ci; surtout, que ne nous faisons-nous un devoir de la respecter mieux chez autrui et en nous-même. C'est une habitude à prendre. Les difficultés ne sont affaire que de quelques jours.

A la liberté!

J. M.

A propos du président Dumur.

Ce n'est pas en 1837, mais en 1838, le 25 mai, que naquit, à L'Etivaz, Benjamin Dumur. Le président nous disait avec humour, en faisant allusion au voyage difficile de ses parents qui, du pied du Jura, s'en allaient au Pays-d'Enhaut: «J'étais en route!» A ce moment les voies de communications n'étaient que d'étroits chemins et les meubles transportés à dos d'homme.

L. M.

LA FOIRE AUX JAMBONS

Nous sommes en plein carême. Les vers que voici — ils ne sont pas d'aujourd'hui et nous tombent sous la main, par hasard — sont donc bien de saison. La «foire aux jambons», à laquelle ils font allusion, est une tradition parisienne très ancienne et bien connue, qui, cette année, comme bien d'autres choses, hélas! pâtira sans doute de la guerre.

Quelle coutume singulière,
Pendant les jours maigres on fait
Le commerce extraordinaire
Du cochon, comme chacun sait.
Libres-penseurs, gens de théâtres,
Gens de toutes conditions,
Pendant trois jours ont, idolâtres,
Fêté les marchands de cochons.

C'est la fête des victuailles,
De la chair défendue aux juifs,
On voit partout les cochonnailles,
Les saindoux, les graisses, les suifs;
Les charcutiers ne sont pas chiches
De fleurs, de rubans, de festons;
Chacun sait bien que l'on dit: Riches
Comme des marchands de cochons.

D'une couronne de saucisses
Se pare maint client badin,
Quelques autres ont des caprices
Pour des aunes de noir boudin.
Lui, le marchand emplit sa caisse,
Pour faire avec ses picailions,
Beaucoup de lard dans sa vieillesse,
En riche marchand de cochons.

J'ai vu passer dans cette foule
Certaine beauté de hasard

Qui, d'ordinaire, passe et roule,
Le soir, le long du boulevard:
— Regardez cette jaune mine,
Dit un ételier sans façons:
«Mais, ma chère, on craint la trichine
» Parmi les marchands de cochons.»

Paul BURANI.

La manière. — On parlait l'autre jour d'un monsieur, très infatué de sa personne et qui, entre autres prétentions, a celle d'être polyglotte.

— C'est un homme étonnant, disait quelqu'un, il parle toutes les langues!

— Oui... indistinctement.

ON' A BOUN' ALEÇON

Clia guierra à tot bresi; l'a dzo binfé daô mau, l'ein a dai pouon sordâ écliâffâ, neyi, eincrottâ dein lou pacot dé la podra Belgica et dein clia Pologne assebin. Dein lè gazettes on lhai que lou grand Gueliaumou l'ein a dzo yu tzefti doô melions de cliaô medze-campôuta.

Et pu tot té dzein que sont malâdou, affamâ, défréguelhy, sein pôre on bocon dé pan ou dé tomma po medzi, sein pôre on'a dzenelhyre, on'a caborna por sé réduire quand fâ sti pou teimps dé renouille. Et por noutra Suisse, quie d'imbaras, dé trafî avoué ti cliau bravou sordâ d'obedzi dé veilli à noutré frontières. Sein comptâ la pouâre que l'ont praô dzin dé veire lè z'Allemands arrevâ sein tapâ à la porta per tzi no.

Por rébailli on pou l'accouet à ti lè dzeins que sont adi agrulâ dein laô pantet, fudrai bin mé dé crânou lurons quemîn Audiuste à l'assesseur de Velâ Botzâ, quand l'a bailli sti rude einvelion à on'a tzaravoutâ dé commis-ravageu.

A la pinta d'avau, sti commis-ravageu — né sé pâ à quoui l'est — ne desâi-te pas:

— Ouin, no, lè z'Allemands, on sé fot dé ti voutron sordâ ai frontières, atant quie dé la moqua dé tzat. Quand on arai dèdjonâ à Schaf-fosse avoué daô ruti dé muton, dinâ à Bernâ avoué on'a coussad'ors, soupâ à Dzenévâ avoué on fricandeau dé dzenelhîou; bin repessu, on sarai à Lyon d'on chaut dé pucé.

Mâ Audiuste quand l'a z'u oïu cliau poutés raisons, se revire sur sa chôla et ein vouaitint l'autrou aô blian dâ gè, l'ai fâ dinche:

— Quemîn ditè-vo, monsu? Reditè-vaî cein on yâdzou!

Te raôdzai se lou commis-ravageu, sein avâ on'a breqa de vergogne, l'a pas z'u lou front dé requemincî son symbole.

— Sti yâdzo, yé oïu que répond Audiuste, mâ vo z'ite pas encora prâo pansu po preindre Dzenèva dinche, stané, crayou que vo z'ai aôbliâ on répé.

— Quie volliâi-vo dere, eimpliâtrou dé paî-san?

— Pas grand affère, renquie on bet d'aleçon. Adon Audiuste einvouille à sti coquien dé dzanlhiâo on'a motcha que la fè arrevâ quemîn on vi, lè quatrou fai en l'ai, à l'autron bet daô cabaret, sin manqua de l'ai copâ lou subliet.

Vo pouadé chondzi quinna pota fasai lou tabornio po sé relèva et quinna récaffaié lè dzins l'ont pu fère dein clia pinta, quand l'ont yu panâ s'on bi bliantzet tot mounet et sa rêta que l'ai fasai mau et assebin sti cârrou on bocon plie avau qué lourognon. Po ein fini, quand l'eut ramassa sa betatze po fôtré lou camp, l'a oïu Audiuste lai dere:

— Quand vo z'arai prâ noutra Suisse, venidè pire tzi no à Velâ-Botzâ on vo baillèret quemîn voue, on fameux petit goutâ.

DAVID DAO TELIET.

LE FRANÇAIS POUR RIRE

Un professeur de Berlin vient de déclarer que les Lorrains sont incapables de parler correctement cette langue française qu'ils s'obstinent à bredouiller et que seuls les philologues de Brandebourg pourraient la leur apprendre. Et les railleries fusent dans les vieux salons de Metz. Depuis un mois, on collectionne les textes français rédigés par les Prussiens. On les lit, on les commente, on s'en amuse énormément. C'est une littérature invraisemblable et qui eût fait envie aux plus échevelés de nos décadents d'avant-hier. On me lit un prospectus qui arrive tout droit de Leipzig: c'est la réclame d'un industriel «pour la fabrication des pierres naturelles et factices»; il se cherche des clients dans la ville de Metz. J'en détache quelques perles choisies entre vingt:

«Aujourd'hui la toute branche des pierres naturelles et factices à la plus grand intérêt et chacun compte exécuter maintenant d'être le premier pour recevoir la licence pour un département et province. Vous voulez considérer, s. v. p., monsieur que le brevet Thomas n'est pas une introduisante et charlatane cause et affaire. C'est une excellente cause qui est introduite en Allemagne et Autriche plusieurs fois, il s'est montré à la manière la plus meilleure et à chaque fabricant, il rend plus de profit en matière lucrative.» L'industriel explique ensuite la méthode de fabrication; c'est d'une simplicité extrême et d'une limpidité de cristal. Entre autres «chauses», il explique ceci qu'«toutes les laines de pierres polies, souillée par de poussière, saligauderies, crasse, etc., sont essayées par des linges ou draps, plongées à saumon sans qu'à moindre notre polissur s'en souffrirait en quelconque manière.» Et termine par un argument irrésistible qui va faire affluer à son comptoir toutes les commandes lorraines.

Il explique qu'«en peu de temps, la maison s'est acquise la confiance, y bien fondée par des preuves nombreuses de tous les fabricants grands et petits, et de la plupart des grands établissements de cette branche et aussi de toutes les capacités et homme en génie et cette argumentation et notre recommandation la plus meilleure à disposition des beaucoup des expériences et des résultats nombreuses.»

Il faut entendre lire cette prose par un Lorrain: il poitrine, il se cambre; il déforme sa bouche, se gonfle la gorge; il gronde, il grogne; crache les syllabes, il les vomit. Et il est sérieux avec cela; très droit, très solennel, vous jugeriez qu'il a avalé le sceptre de Guillaume. A la fin, il n'y tient plus, et la dernière phrase de l'industriel va se perdre en un immense éclat de rire qui doit résonner jusqu'aux portes de Potsdam.

C. LESIGNÉ.

(Pèlerinage de littérature et d'histoire.)

Point de vue. — M. R. donne son adresse l'une de ses connaissances, qui la lui demande:

— Oh! là là, fait ce dernier, comme vous devez me remercier!

— De chez vous, oui, mais de chez moi, par

ET LE VEAU?...?

Vous la croirez, si vous voulez, mais voici que nous avons pu lire dans un journal l'époque.

Le tambour d'un régiment suisse passait par un des plus robustes mangeurs dont les annales de la gourmandise fissent mention. Un de ses officiers en racontait les prodiges à un officier français. Comme celui-ci paraissait incrédule:

— Je parie vingt-cinq louis, dit vivement l'

fier suisse, que l'homme dont je vous parle mangera un veau tout entier à lui seul.

Le pari est accepté.

L'officier suisse va trouver le tambour et lui dit :

— Mon ami, j'ai parié vingt-cinq louis que tu mangerais un veau.

— Mon capitaine, répond le soldat, un veau c'est beaucoup; mais puisque vous avez parié, il faudra bien se dévouer. J'ai trop bon cœur pour vous faire perdre. Il faut espérer que mon estomac égalisera mon cœur.

L'officier s'adressa au meilleur restaurateur de la ville et lui ordonna d'appréter chaque partie d'un veau d'après les principes de l'art et selon la méthode la plus propre pour aiguïser l'appétit.

Le jour fixé, les deux officiers et le tambour sont exacts au rendez-vous. On place successivement devant l'intéressé des oreilles de veau à l'italienne, des cervelles de veau en aspic, la langue à la sauce piquante, blanquette aux champignons à la crème, carré glacé aux concombres, épaule à la galantine, côtelettes en papillote à la dru, en lorgnette, foie piqué à la broche, fraise en salade, longe en étouffée, mou à la poulette et au roux, noix à la bourgeoise.

Le tambour, qui, dans tous ces plats, ne reconnaît pas les parties de l'animal qu'il doit dévorer et qui s'attend à voir apparaître un veau tout entier, s'imagina que ce sont des petites friandises destinées à exciter son appétit. Déjà il a mangé en détail les trois quartiers du veau, lorsque se tournant vers son officier :

— Mon capitaine, ce serait pourtant le moment de faire apporter le veau, parce que si vous me faites manger tant de *brimborions*, je pourrais bien, malgré ma bonne volonté, vous faire perdre.

A ces mots, l'officier français versa les vingt-cinq louis. H.

Coquins d'enfants ! — Le petit Jules (six ans) à sa petite cousine :

— Quel âge as-tu, Henriette ?

— Cinq ans.

— Oh ! cinq ans, cinq ans... D'abord, les femmes, ça se rajeunit toujours !

SOUS LES DRAPEAUX

Voici encore quelques extraits du cahier de l'appointé de sapeur de landsturm N. D., dont nous avons déjà publié certains passages dans notre dernier numéro. Il s'agit, cette fois, du départ pour l'armée.

On part !

... La compagnie sapeurs Landsturm dont j'ai l'honneur de faire partie devait être à 2 heures du soir à ... Le dit jour, le sapeur Noé et toute sa famille mettaient le cap sur la ... où F. C., le sergent M. et le sapeur A., l'arme au pied, attendaient le train. On a un petit peu le cœur gros de quitter notre ... Enfin, voici le train; aux portières, de vieilles binettes tannées; ce sont les pontonniers; à côté, ce sont les sapeurs, des gens plus cultivés que nous, mais tous des bons gaillards à juger à leurs figures sympathiques et réjouies, on voit de suite qu'ils sont d'un meilleur monde que nous. Eh ! Noé, viens là, on est en secondes et la gourde a besoin d'alléger. Sergent M., viens ici, il y a deux ou trois sergents. Nous sommes installés et par la portière, je regarde d'un œil humide ma femme et mes marmots qui regagnent le logis, tandis que notre train, conscient de sa responsabilité, nous mène lentement mais sûrement, vers G..., la C..., adieu beau lac, Léman d'azur aux flots si purs. C..., voici les pontonniers de ...; ces pauvres bougres sont toujours pontonniers de cœur et d'âme. L'appointé B. pense que les pontonniers feront la police dans la compagnie, on est trop vieux pour faire une école de sapeurs. M..., L..., cette fois on est inondé de ces sacrés sapeurs.

Nous voici arrivés. Notre lieu de rassemblement est situé au fond de la place. Nous y voici; on se dévisage; y a de quoi. Quel populo; y en a des jeunes, des vieux, des entre-deux; voici les deux frères C. de la Paudèze; ils sont télégraphistes; il y a aussi des pionniers, des observateurs de forteresse, quel commerce ! Il y a là trois compagnies, 1, 2 et 3; la 2^e est tellement petite que nous l'adoptons à l'unanimité dans la 3. Formation des sections. Je suis reçu malgré moi dans la seconde section où je n'y connais personne. J'y suis seul de pontonnier; aussi le sergent-major, qui, naturellement, est sapeur, me guigne d'un œil en voulant dire : voici le loup dans la bergerie. Le dit sergent-major ne se doute pas que l'appointé Noé D., est animé des meilleurs sentiments envers ses frères sapeurs, que le dit s'engage, en son cœur et âme, d'être le plus pacifique, le plus serviable et en même temps il tâchera, pour autant que faire se peut, de s'initier aux mystères des ponts de circonstance et autres travaux dont cet honorable corps a le secret. Merci, 2^e section.

De quoi demain sera-t-il fait ?

En attendant des ordres, nous faisons connaissance avec nos futurs camarades de piole. Il est quatre heures; c'est le moment de faire connaissance avec nos sacs à pain; le dit sac a été dûment et copieusement garni par mon épouse et les voisins ont été, s'il vous plaît, bourrés de chocolat; mes gamins se sont saignés à blanc pour bourrer le sac à pain paternel et mes pensées se dirigent malgré moi vers cet avenir chargé de gros nuages; qu'en sera-t-il de nous, de notre Suisse, de nos familles en majeure partie veuves de leur chef; pour suivre à l'ordre du jour, la pluie se met de la partie; la compagnie se met à couvert dans une ferme où instantanément une chorale est constituée et répétition pendant que le docteur faisait la visite sanitaire à beaucoup des nôtres qui ont été renvoyés définitivement.

Comme la visite se prolongeait, le capitaine a jugé bon de partir avec la compagnie, qui devait loger à ..., et me laisse la garde des effets et des malades et d'une table et de deux bancs que je devais remettre à leur propriétaire; il me fut adjoint un aide en la personne du sapeur D., qui, en temps de paix, est professeur à l'Université de Lausanne. Notre capitaine nous avait enjoint de rejoindre la compagnie à ... après le départ des malades et si ces derniers venaient trop tard, que nous pourrions souper à ... et rentrer à ... comme bon nous semblerait; voilà mon ami le professeur qui prépare le menu d'un souper copieux et me dit que nous irons à ... en taxi. Voilà que mon sergent-major arrive de mauvaise humeur avec son convoi de malades et nous lui communiquons les ordres reçus; il ne veut rien entendre et nous devons marcher, il n'y a plus rien à garder; pour une fois que j'aurais été en auto en ma vie, je manque l'occasion. Arrivée à ...; c'est nuit, pas flichi de dénicher un cantonnement; nous tenons tout le village en long, en large; nous sommes rendus; on a chaud, on a soif, on a faim, on est fatigué et on a sommeil.

Premier contact avec l'ennemi.

Enfin, on trouve un nichoir; les élopées couchent au rez-de-chaussée et les valides à l'étage supérieur; en attendant, nous allons nous refaire à la pinte communale et à 9^h heures nous allons à notre grange, par malheur, inutile de la retrouver, on erre, on cherche, heureusement que le pontonnier P. qui en remontrerait aux Peaux-Rouges nous mène sur une bonne piste et nous trouvons enfin notre home. Une soirée familière est organisée; P. est nommé major de grange. Il a tellement bien présidé qu'il s'accorde la parole de suite; je m'en dors caché dans une tèche de foin jusqu'au musée; je rêve que je sulfate à la Plantaz et que je suis dévoré par les tavirus; je me réveille et la réalité est pire que le rêve; je suis, nous sommes assaillis par une nuée de puces de foin qui jouent des parties formidables de foot-ball sur mon individu; je me secoue et j'entends sonner minuit au beffroi du village. Mais qu'est-ce que j'entends ? P. qui fait un discours au Conseil communal de ...; je me réveille à 5 heures du matin, c'est P. qui crie : « Embarkement ! les voyageurs pour Villeneuve ! » le dit est radeleur à La Tour; enfin; mes collègues m'ont affirmé que le major de table a causé sans arrêt toute la nuit.

N. D.

appointé-sapeur landsturm.

LEÇON AU RÉGIMENT

Le sergent instructeur du ... fait la leçon :

— Honoré nonobstant, de la confiance du colonel, que je suis chargé de l'éducation de vous autres, jeunes recrues, qui sont arrivées tout dernièrement. C'est le liméro 1, le liméro 2, le liméro 3. Attention et silence dans les rangs ! Je tiendrais intimement à savoir que vous me répondissiez fermement sur ce que là iousque nous en étions resté dans la dernière leçon.

(Silence absolu.)

— Voyons, ne parlons pas tous consécutivement et zà la fois. Je vas vous le dire : que nous en étions restés au *sustanpif*. Ecoutez la définition. Le *sustanpif*, il est tout c'qui touche : mon chako, il est un *sustanpif*. Voyons voir z'à présent. Dans cette phrase : « La maison alle brûle », ousqu'il est le *sustanpif*?... Toi, liméro 1.

— O ! sargent, dans cette phrase, ousqu'est le *sustanpif*?... J'en ignore.

— Et toi, liméro 2 ?

— Sargent, après avoir murément réfléchi, il me semble que le *sustanpif*... que conjointement-z-avec mon camarade, que j'en ignore-z-aussi.

— Et toi, liméro 3 ?

— Sargent, avec les lumières que la nature il m'a conféré et si mon intelligence il ne me fait pas faute, qu'il me semble que c'te phrase est totalement dépourvue de *sustanpif*.

— Et comment cela ?

— Dam, sargent, la maison quand all'brûle que on ne peut quasiment-z'y-toucher...

— Eh bien ! que fais-tu nonobstant ?

— Dam, sargent, j'prends des pincettes.

— Eh bien ! idiot ! dans c'te phrase : « La maison alle brûle », c'est les pincettes qu'est le *sustanpif*.

C'est pas tout rose ! — C'était vers la fin de la mobilisation. Deux soldats se remémoraient les souvenirs de la campagne, en partageant un demi.

— Oh ! et puis tu sais, Frédéric, c'était pas si gai que ça, au moins. Je te promets qu'on a vu du pays, avec ! Ainsi moi, un jour, j'ai été deux heures de garde à la gare de Trey sans pouvoir boire un verre !...

Le pourquoi. — C'était dimanche dernier, à Lausanne, devant le Théâtre, peu avant l'ouverture des portes. Deux campagnards passent. Leur attention est attirée par le groupe des pompiers de service dont le chef fait l'appel et l'inspection.

— Alo, fait l'un des campagnards, qu'est-ce que c'est que tous ces pompiers ? Que font-y là ?

— Mais ne vois-tu pas que ce soir y jouent « la Flambée ! » répond son compagnon, en montrant du doigt l'affiche.

— Ah !... c'est ça !

Grand-Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 14 mars : *L'Ami des Femmes*, comédie en 5 actes, d'Alexandre Dumas, fils.

Jeudi 18 mars : *Le Refuge*, pièce en 3 actes, de Dario Nicodemi.

L'Ami des femmes, de Dumas fils, voici, certes, un vrai spectacle du dimanche, un vrai spectacle de famille.

Kursaal. — Le Kursaal a changé hier de spectacle. Il nous donne actuellement tous les soirs — demain dimanche, en matinée et soirée — un vaudeville des plus désopilants : *La Mariée récalcitrante*. C'est, du lever au baisser du rideau, qu'un éclat de rire.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.